

RUDY GOBERT

Diaw rejoint Gobert à Utah

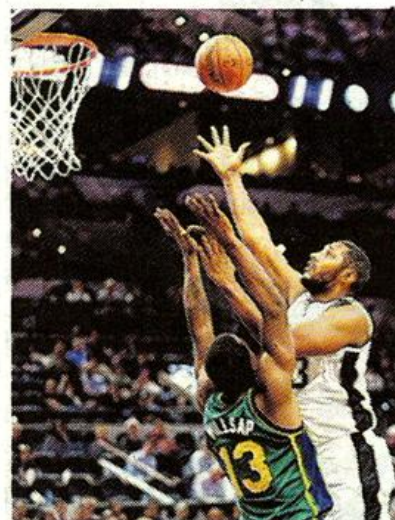
Pour faire de la place au salaire de Pau Gasol, San Antonio a envoyé le Français chez le Jazz hier. Il retrouvera son compatriote et une direction « made in Spurs ».

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PERMANENT

NEW YORK (USA) – Tony Parker ne trouvera plus Boris Diaw, son pote depuis l'INSEP, à ses côtés dans le vestiaire de San Antonio. Hier dans l'après-midi, alors qu'il était encore le petit matin aux Philippines où il se trouve pour disputer le tournoi de qualification olympique, le capitaine de l'équipe de France a été envoyé au Jazz d'Utah.

La fin d'une magnifique aventure commune pour Diaw (arrivé à San Antonio au printemps 2012) et Parker, amis depuis leur adolescence, et sacrés champions NBA ensemble en 2014. « Supporters des Spurs, merci pour tous vos messages, a écrit Diaw sur Twitter. De belles années ici et une bague (de champion) ! Je m'en vais mais San Antonio restera un endroit à part pour moi. » Juste après, il a ajouté : « Hey, Utah Jazz et Rudy Gobert, je suis impatient de vous voir ! »

Cet échange n'avait qu'un seul but : faire de la place dans la masse salariale à Pau Gasol, qui vient de signer pour deux ans à quinze millions de dollars annuels avec les Spurs. Le joueur que la franchise texane a reçu en échange (Olivier Hanlan) doit être remercié sous peu. Le choix d'Utah par les Spurs semble guidé par l'intérêt de Diaw. Joueur atypique qui va connaître sa cinquième franchise NBA à trente-quatre ans, il va trouver à Salt Lake City un contexte favorable avec deux anciens de San Antonio aux commandes (le manager général Dennis Lindsey et l'entraîneur Quin Snyder) et un autre joueur français, Rudy Gobert. Avant même l'annonce de la transaction, le pivot avait tweeté une série d'émotions comprenant un drapeau français et des montagnes. Hier, il se disait particulièrement heureux d'être rejoint par Diaw la saison prochaine. **M. Ma.**



Soobum Im/USA TODAY/Presse Sports

Diaw, ici face au Jazz la saison dernière, va rejoindre Utah.

L'Équipe – Mercredi 6 juillet 2016

Gobert enthousiaste

Le pivot français a accueilli avec joie, hier, l'annonce de l'arrivée de Boris Diaw dans sa franchise.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PERMANENT

NEW YORK – Si la joie se mesure au nombre de fois où une lettre est répétée pour conclure un SMS, alors Rudy Gobert était presque au septième ciel lorsqu'il a appris que Boris Diaw rejoignait Utah. « Yes lourddddd », nous a-t-il répondu quand on lui a demandé s'il était content d'accueillir un autre Français à Salt Lake City. Présent à la Vivint Home Arena, hier, pour assister à des matches de la ligue d'été, Gobert a déjà transmis des informations sur « Bobo » à quelqu'un de ses jeunes coéquipiers. « C'est un super passeur et ce sera comme avoir un autre entraîneur sur le terrain, a-t-il notamment pu leur décrire. Il a beaucoup d'expé-

rience et je pense que des jeunes joueurs comme Trey Lyles vont beaucoup l'écouter et beaucoup apprendre à son contact. » Lyles, qui joue en ce moment la « Summer League », a visiblement parfaitement reçu le message : « C'est quelqu'un qui est en NBA depuis quelques années. Il joue au même poste que moi donc je pourrais sans doute lui soutirer quelques conseils. »

L'arrivée de Diaw vient combler trois gros manques de Utah. Offensivement, il pourra apporter du mouvement et de la fluidité à une attaque parfois en difficulté pour créer du jeu. Son expérience sera aussi précieuse. C'était un aspect particulièrement recherché par la franchise de

Salt Lake City qui n'avait pas le moindre trentenaire dans le groupe l'an dernier mais vient d'en intégrer trois en quelques jours. Avec Joe Johnson (33 ans) et George Hill (30), Diaw sera un des « papas » du groupe. Enfin, il donne de la profondeur à l'effectif qui a souffert des absences (dont celle de Rudy Gobert au genou gauche pendant l'hiver). « On n'a pas forcément envie d'imaginer l'équipe en fonction des blessures, estime Gobert, mais être capable de gagner encore des matches même si on a des blessés, c'est intéressant. » Après avoir manqué les play-offs d'un souffle en avril, Utah a clairement l'ambition d'y retourner dès la saison prochaine. **M. Ma.**

L'Équipe – Jeudi 7 juillet 2016

Gobert en ordre de marche

Avant de rejoindre l'équipe de France pour préparer les Jeux Olympiques, le pivot a fait un détour par sa ville natale de Saint-Quentin. Serein et impatient de retrouver les Bleus.

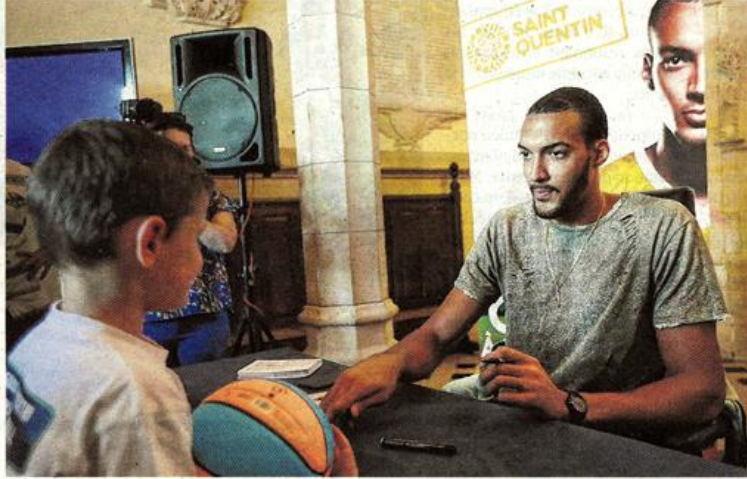
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
CHLOÉ WESTELYNCK

SAINTE-QUENTIN (AISNE) – Rudy Gobert est arrivé en France hier, prêt pour la grande aventure olympique. Mais avant cela, il a tenu à faire un tour chez lui, à Saint-Quentin, pour rendre visite aux gamins qui participent au camp d'été qu'il organise. Lorsqu'il a fait son entrée dans le gymnase du lycée Condorcet, l'excitation a laissé place à l'admiration dans les yeux des jeunes basketteurs réunis au centre du terrain. « C'est ici que j'ai grandi, explique Gobert. Quand j'étais petit, ça m'aurait plu qu'il y ait un camp avec un joueur NBA. J'essaye d'inspirer ces jeunes et, en même temps, ça me permet de passer du temps avec ma famille. C'est toujours agréable. » Le pivot du Jazz profite de ces quelques jours rares. Le 20 juillet, il prendra la direction de Pau

pour y entamer la préparation des Jeux Olympiques de Rio avec l'équipe de France. Il le sait, il est le seul repêché à ne pas avoir participé au TQO de Manille. « Chaque cas est différent, avance l'ancien Choletais, en référence à la non-sélection d'Evan Fournier. Je suis dégoûté pour Evan, mais je me concentre sur moi. Vincent m'a donné la chance de participer aux Jeux et j'en suis très heureux. »

LES JEUX PLUTÔT QUE LA SIGNATURE DE SON CONTRAT RECORD

Cette opportunité, le Picard l'a obtenue en raison de son rôle clé lors des deux dernières campagnes (Mondial 2014 et Euro 2015) mais aussi de son profil de pivot défensif de grande envergure (2,18 m), unique en équipe de France et tellement précieuse sur la grande scène internationale. « C'est une option qui est assumée par Vincent et qui a été prise lorsqu'on a décidé de se séparer d'Alexis Ajinça, explique le directeur technique national, Patrick Beesley. Il fallait apporter du volume, de la taille pour renforcer le poste 5 et les problèmes rencontrés lors du TQO nous ont confortés dans ce choix. » La décision a été acceptée par tous, y compris par Adrien Moerman, douzième homme aux Philippines, écarté au profit de l'ancien Choletais. « J'ai envoyé un message à Adrien pour lui dire merci, glisse Gobert. Je savais que ce n'était pas facile pour lui, je voulais le remercier. L'équipe de



Avant de penser aux JO, Rudy Gobert a accordé du temps aux jeunes qui participent à son camp d'été, chez lui à Saint-Quentin.

France, ce n'est pas que les douze joueurs sur le terrain. Des mecs qui rendent des services comme lui, Edwin (Jackson) et d'autres font partie de l'équipe même s'ils ne vont pas aux JO. On est une famille. »

Encore marquée par l'échec à l'Euro 2015 (3^e place), la famille tricolore arrive au Brésil aussi ambitieuse que revancharde pour viser « la plus belle des médailles ». C'est aussi pour cela que Tony Parker a lui-même insisté pour la réintégration de Gobert. « On a beaucoup échangé avec Tony, confie le pivot titulaire des Bleus. On voulait revenir déterminés à la suite de ce qui s'est passé l'année dernière. Je le tenais au courant de ce que

Je faisais au quotidien. » Au programme, la rééducation de sa cheville blessée en fin de saison dernière mais surtout un travail physique sur ses jambes afin de prévenir d'éventuels pépins, dans une structure spécialisée de Santa Barbara, en Californie. « Les joueurs savaient que ne pas participer au TQO était la meilleure décision pour moi mais aussi pour le groupe, car je suis en meilleure forme que si je l'avais fait. Mon vécu au sein du groupe va beaucoup aider ma réintégration. Ce sont toujours les mêmes coaches, beaucoup de joueurs étaient déjà là et les systèmes n'ont pas beaucoup changé. » Ses problèmes physiques derrière lui, Rudy Gobert

est maintenant impatient d'entrer dans le vif du sujet. Et qu'il importe si les négociations entre Utah et son agent n'ont pas encore abouti et s'il n'a pas encore signé le contrat qui devrait faire de lui le sportif français le mieux payé de l'histoire. « Ils ne veulent pas prendre le risque de me faire signer avant les Jeux. Mais ce n'est pas gênant, on n'est pas pressés, assure Gobert. Je prends un risque, mais je ne vais pas m'enfermer dans une cabane, m'arrêter de vivre jusqu'à ce que je signe. Ce sont les Jeux, des souvenirs que je n'oublierai jamais... » Un peu à l'image de ceux que les jeunes du camp de Saint-Quentin vont garder de la journée d'hier. ■

LE PROGRAMME DES BLEUS

- DU 20 AU 25 JUILLET
STADE A PAU
 - 26 JUILLET
DÉPART POUR L'AMÉRIQUE DU SUD
 - DU 29 JUILLET AU 1^{er} AOUT
TOURNOI A CORDOBA (ARG) AVEC L'ARGENTINE, LA SERBIE ET LA CROATIE
 - 2 AOUT
ARRIVÉE À RIO
 - 5 AOUT
DÉBUT DES JEUX OLYMPIQUES DE RIO
 - 1^{er} TOUR
 - 8 AOUT
 - 19-15 AUSTRALIE-FRANCE
 - 8 AOUT
 - 3-30 FRANCE-CHINE
 - 10 AOUT
 - 19-15 SERBIE-FRANCE
 - 13 AOUT
 - 3-30 FRANCE-VENEZUELA
 - 14 AOUT
 - 19-15 ÉTATS-UNIS - FRANCE
 - EN CAS DE QUALIFICATION
 - 17 AOUT
 - QUARTS DE FINALE
 - 19 AOUT
 - DEMI-FINALES
 - 21 AOUT
 - MATCH POUR LA 3^e PLACE ET FINALE
- HEURE FRANÇAISE, SOIT L'HEURE DE RIO + 5.

LE GROUPE POUR LES JO

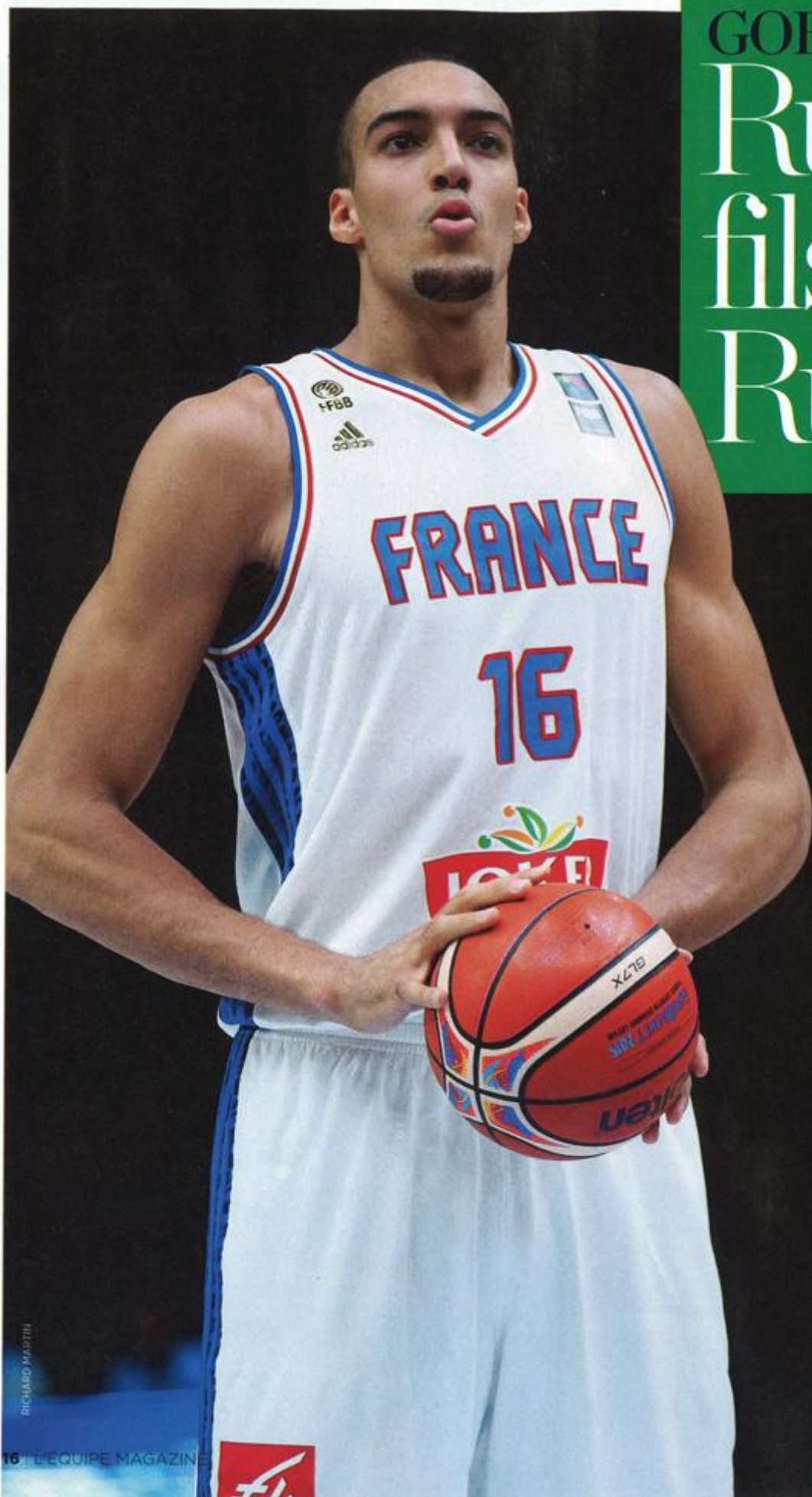
- MENEURS (3)**
Tony Parker, Thomas Heurte, Antoine Diot.
- ARRIÈRE (1)**
Nando De Colo.
- AILIERS (3)**
Charles Kahudi, Mickaël Gelabale, Nicolas Batum.
- AILIERS-FORTS (2)**
Boris Diaw, Florent Pietrus.
- PIVOTS (3)**
Joffrey Lauvergne, Kim Tillie, Rudy Gobert.

L'Équipe – Samedi 16 juillet 2016



L'Équipe – Juillet 2016

GOBERT
Rudy,
fils de
Rudy



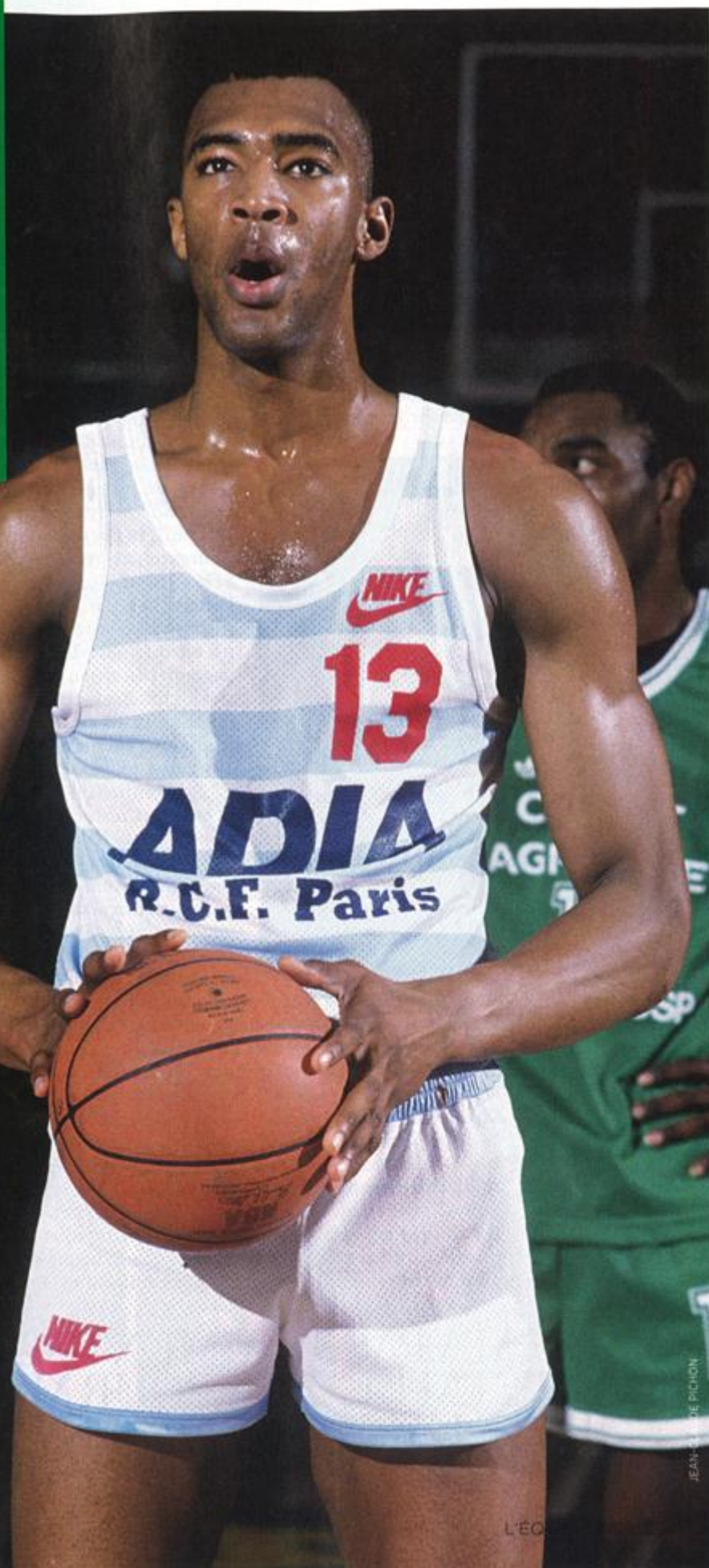
RICHARD MARTIN

16 L'ÉQUIPE MAGAZINE

Le destin fantastique de Rudy Gobert, 24 ans, géant du basket français, fait écho à celui plus tourmenté de son père Rudy Bourgarel, qui fut international lui aussi. Couvé par une maman qui l'a élevée seule, le pivot de 2,17 m a grandi sans s'identifier, mais sans jamais renier cette figure paternelle éloignée.

PAR DAVID LORIOU

Vingt-sept ans séparent ces deux photos. L'attitude de Rudy Gobert, sous le maillot de l'équipe de France, en 2015 évoque celle de son père, Rudy Bourgarel, aujourd'hui âgé de 50 ans, pivot du Racing, en 1988.



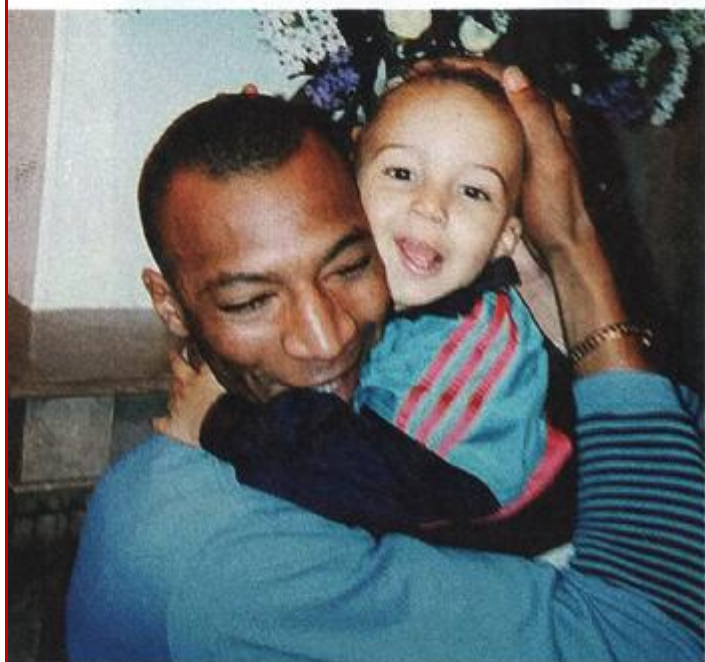
JEAN-CLAUDE FICHON

L'ÉQ

IL NE PEUT SE BLOTTIR AU CREUX DES SOUVENIRS. Ceux d'un père, figure massive et vénérable, posant sur son fils le regard tendre et rassurant qui fait monter sans couardise à l'assaut de la vie. Pour Rudy Gobert, le fil paternel aura toujours été, depuis sa naissance en 1992, fin et fragile. Rencontres éphémères, sourires fugaces, quelques photos. Mais il ne s'est jamais rompu. Corinne, la maman, a veillé à ce que les liens qui unissent le « petit Rudy » au « grand Rudy », comme elle nomme affectueusement le fils et le père, demeurent solides. « Je lui dis d'appeler son père pour la fête des pères, de lui téléphoner une fois par mois. Ce n'est pas toujours simple, mais c'est important de garder le contact », raconte la maman, qui vit toujours à Saint-

Quentin, dans l'Aisne, où le pivot du Utah Jazz a grandi.

Quand on raconte la vie, l'enfance et l'ascension vertigineuse de Rudy Gobert (2,17 m), la présence du père, Rudy Bourgarel, ne pèse jamais bien lourd. Si le « grand » Rudy était là le jour de l'accouchement, si on lui a mis « son fils entre les mains », dit Corinne, il n'a ensuite entretenu la flamme que par apparitions, au gré des matches du week-end. Basketteur de haute taille lui aussi (2,13 m), Rudy Bourgarel a connu une carrière filante, de Paris à Toulouse, en passant une saison par Saint-Quentin (1990-1991), où il croisa la route de Corinne en boîte de nuit. Le début d'une belle histoire d'amour, sans que jamais le couple ne vive totalement sous le même toit. « J'étais toujours chez lui, mais on avait chacun notre appartement et, avec le basket, l'éloignement a fait que la relation s'est terminée », énonce simplement Corinne.



Les moments d'intimité entre le père et le fils ont été rares. Mais il n'y a jamais eu entre eux de colère ou de rancune.

Rudy Bourgarel a traversé comme un météore le paysage du basket français. Il a obtenu 19 sélections en équipe de France en 1988, avant de retourner sur son sol natal, en Guadeloupe, au milieu des années 1990, à Baie-Mahault, là où il s'est toujours senti le mieux. Son fils, alors, n'a pas trois ans et il l'a seulement porté sur ses genoux les samedi et dimanche où il ne jouait pas. Vingt ans plus tard, le « petit » est le pivot indiscutable de l'équipe de France, appelé en renfort pour les JO de Rio, et en attente d'un contrat faramineux en NBA, vraisemblablement à plus de 100 millions de dollars sur cinq ans. Rudy Gobert a donc dû tracer sa voie sans la voix de son père et, quand il y repense aujourd'hui, l'entaille, finalement, n'est pas si profonde que cela. « En fait, je ne pense pas que ça m'a manqué, car je n'ai pas grandi avec une grande présence paternelle. Mon père n'était pas là

« ÇA NE M'A PAS VRAIMENT MANQUÉ. MON PÈRE N'ÉTAIT PAS LÀ POUR M'ENGUEULER, JE NE L'AI PAS VRAIMENT CONNU »

Rudy Gobert



Le cocon familial a été un précieux soutien pour l'équilibre de Rudy Gobert. Sa grande sœur Vanessa et son grand frère Romain n'ont jamais cessé de veiller sur lui



PIERRE-EMMANUEL BASTOIN

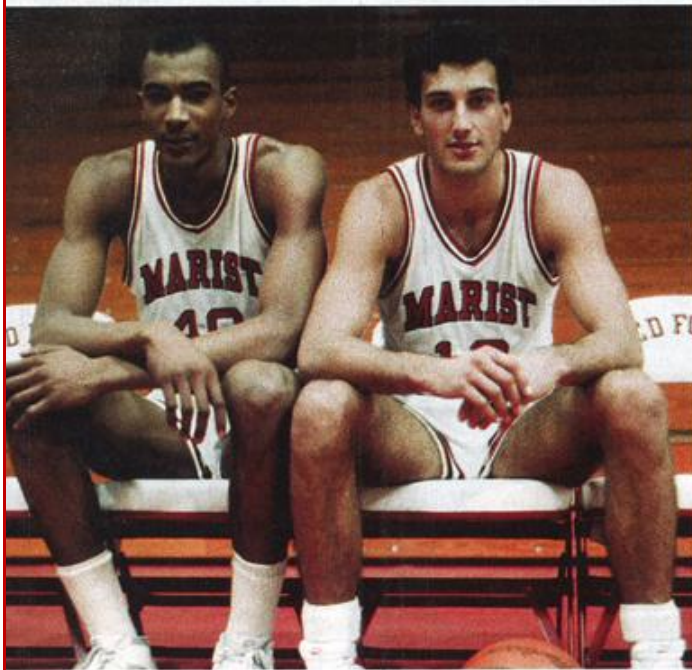


Quelques vacances, quelques week-ends partagés. Mais des milliers de kilomètres entre le père et le fils, entre la Guadeloupe et la métropole.

« QUAND ON ME CROISAIT, C'ÉTAIT PAUVRE CÖRINNE ! J'AVAIS FAIT UN ENFANT À 40 ANS ET EN PLUS AVEC UN NOIR ! »

Corinne Gobert, la mère de Rudy

pour m'engueuler, je ne l'ai pas vraiment connu. S'il était parti un peu plus tard, peut-être que le manque m'aurait un peu plus pesé», admet le pivot des Jazz. Dans un foyer amputé de la tutelle paternelle, il se retrouve vite protégé, couvé comme on le fait pour le petit dernier, dans tous les coins de la maison. Vanessa et Romain, ses aînés, nés d'une précédente relation, sont en âge de prendre soin de lui et soulagent largement la maman, d'autant que Rudy vit une enfance frénétique. Judo, karaté, athlétisme, boxe : le môme s'active tous azimuts « et adore danser sur les chansons du *Roi Lion* ! », se souvient Romain, le grand frère (33 ans). Il vit en appartement, mais il prend le frais tous les



JÉRÔME SICARD

Rudy Bourgarel et Alain Forestier, en 1985. Ils jouent alors pour l'équipe universitaire du Marist College.

soirs après l'école dans le jardin des grands-parents de Romain et Vanessa et engloutit l'immuable poulet-frites-salade du mercredi et samedi chez sa grand-mère maternelle. « Elle va avoir 88 ans, mais quand Rudy rentre à Saint-Quentin, on continue d'y aller ! », sourit Corinne.

Vanessa a 41 ans aujourd'hui, mais elle se souvient du bonheur à l'arrivée de son petit frère. « J'étais contente d'avoir un bébé dans la famille, je m'en occupais, il était comme une poupée », plaisante-t-elle. Romain, « l'homme » de la famille, étudiant brillant devenu gérant des risques de marché pour la Société générale à New York, assure le suivi scolaire. « Je n'ai pas endossé un rôle paternel, mais je regardais ses bulletins. Il était stressé avant de me les montrer ! Je lui criais un peu dessus, je lui expliquais qu'il fallait avoir de bonnes notes », sourit le frangin.

Rudy, dans ce cocon à forte présence féminine, grandit sereinement. Quand son père passe pour son premier anniversaire ou lui fait la surprise d'un aller-retour express en fin de semaine, il n'y a ni aigreur, ni colère, ni rancune. « Il n'y avait pas de conflit, donc pas de raison que l'on se fâche », résume simplement Vanessa. Rudy Bourgarel n'est pas un grand causeur. Il prend le « petit » dans ses bras, lui sourit en silence. « Il s'en occupait un petit peu, ne lui changeait pas les couches. Ce n'est pas un expansif. Il ne lui racontait pas des histoires drôles, mais il était calme, gentil et content d'avoir un fils », se souvient Vanessa. « C'était un amour contrôlé », poursuit le frère, Romain.

Pour le petit Gobert, finalement, c'est une vie en équilibre. Malgré les blessures et les dénigrements de la rue à l'époque. « Quand on me croisait, c'était pauvre Corinne ! J'avais fait un enfant à 40 ans et en

plus avec un Noir ! », raconte la maman, émue. « Le mari de ma sœur est allé jusqu'à refuser de recevoir le petit parce qu'il était noir. » Vanessa se souvient de ce moment pénible : « Romain et moi, on pouvait descendre, mais Rudy devait rester dans la voiture. Aujourd'hui, c'est rigolo de voir tout le monde venir nous féliciter et nous inviter à boire un verre... », glisse-t-elle. La famille connaît des périodes délicates, lorsque la mère un temps au RMI enchaîne les petits boulots dans l'animation, l'esthétique et la coiffure à domicile. La grande sœur, étudiante, maman à 23 ans, entamera une carrière de déléguée médicale. Et tout ce petit monde vit dans le même appartement ! « J'ai bien galéré. Quand j'y repense maintenant, ce n'était pas évident. Comme

quoi, dans la vie, on peut réussir quand on le veut. Je suis fier de ce que j'ai réalisé avec mes enfants », souligne Corinne.

Le petit Rudy, lui, vit cela sans sourciller. Une année, il va chercher son cadeau de Noël aux Restos du Cœur. « C'était un cadeau un peu nul, des petits soldats, je crois. J'aurais préféré une PlayStation, mais c'était mieux que rien », dit-il. Le garçon lance bien un chausson de temps en temps à travers la pièce pour manifester une bouderie passagère, prend par sa mère « quelques bonnes baffes dans la tronche », mais il n'est pas en rébellion. Au contraire, par petites touches, il se forge une confiance, un mental, des convictions. « Je ne me suis jamais plaint. Je savais que je ne pouvais pas avoir tout ce que je voulais. Je me rendais compte que ma mère se sacrifiait pour moi. J'étais suffisamment intelligent à l'époque », explique-t-il.

Quand il part à 13 ans au pôle Espoirs à Amiens, il ne s'affole pas. En internat toute la semaine, il accepte la nouvelle donne et se lève tous les lundis à 5 heures du mat' pour y retourner, les yeux collés par le sommeil. « C'était le meilleur truc pour réussir. Je quittais ma mère, mais j'étais content de voler de mes propres ailes. Je ne faisais pas le mariole, des potes, eux, pleuraient et appelaient leur mère tous les soirs. Moi, je n'abandonnais pas. C'est la force mentale qui m'a fait avancer », avoue-t-il.

C'est encore cette force mentale qui le fera éclore au centre de formation de Cholet, quand l'Insep, Gravelines, Le Havre et Le Mans le recalent et qu'une poussée de croissance fulgurante (20 cm en trois ans) lui tape sur les genoux et l'empêche de s'exprimer pleinement en cadets. Rudy a quinze ans. Sa mère déprime un peu de savoir son fils à 550 km d'elle. « C'était mon petit dernier. » La famille fait la route pour se retrouver



JEAN-CLAUDE PICHON

En 1988, Greg Beugnot affronte Rudy Bourgarel avec Limoges. Un an plus tard, il deviendra son coach au Racing.

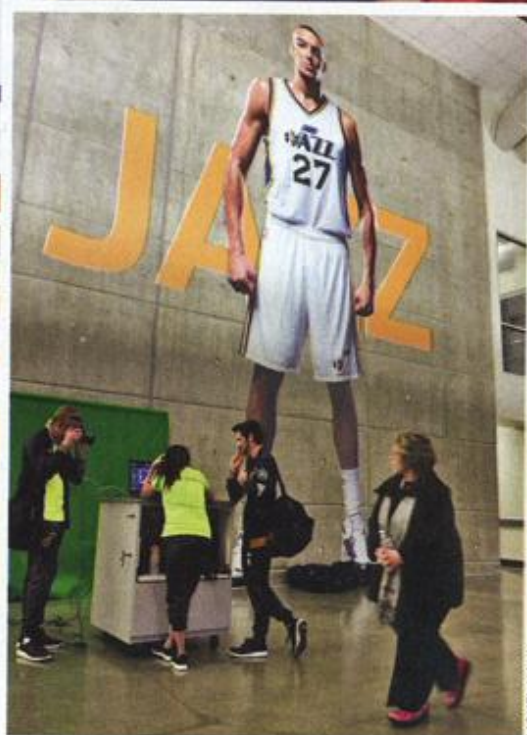
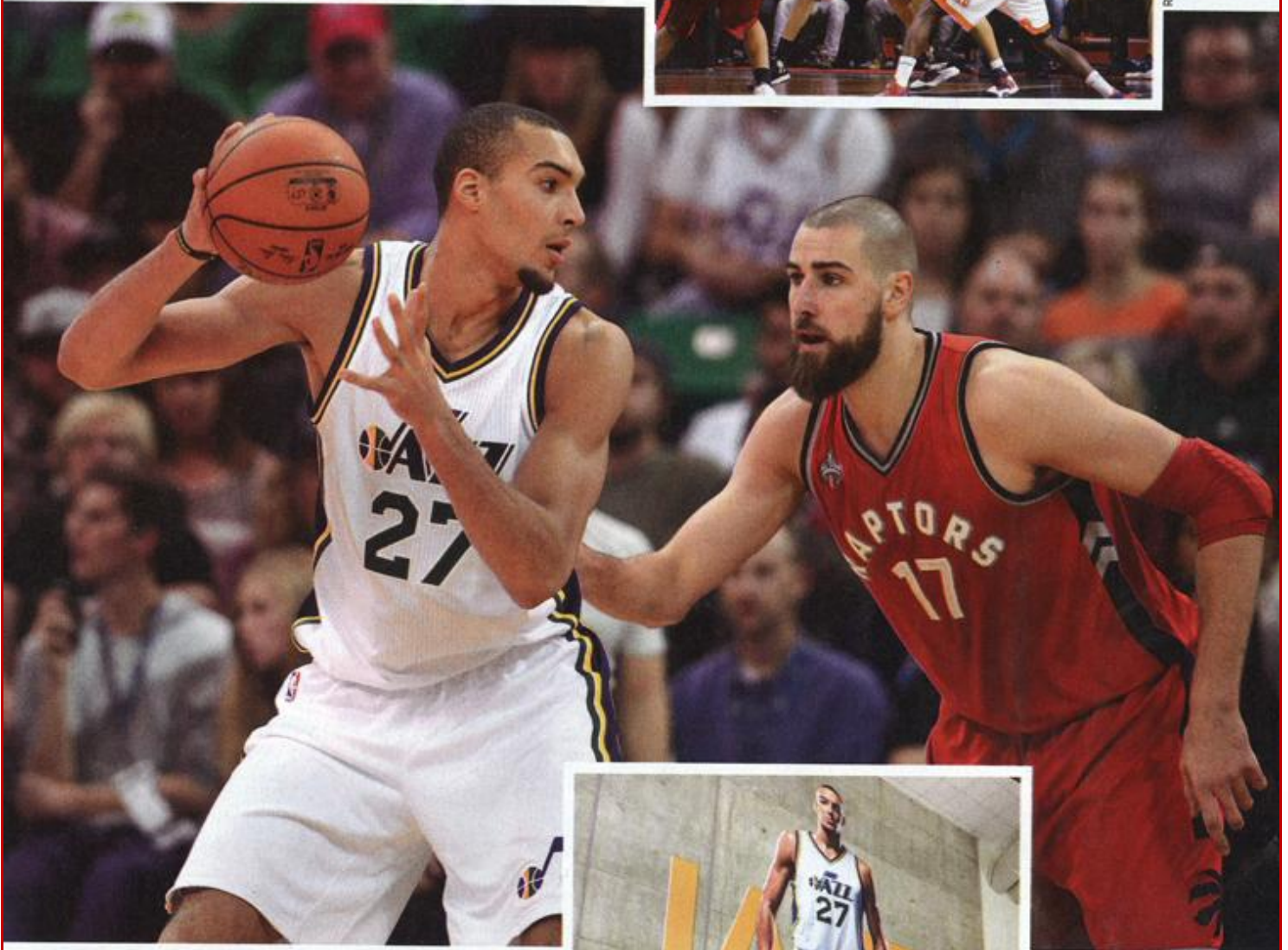
« JE NE ME SUIS JAMAIS PLAINTE. JE SAVAIS QUE JE NE POUVAIS PAS AVOIR TOUT CE QUE JE VOULAIS »

Rudy Gobert

À 15 ans, Rudy Gobert part pour Cholet, à 550 km de sa mère, de son frère et de sa sœur. « Je quittais ma mère mais j'étais content de voler de mes propres ailes », confie-t-il.



RICHARD MARTIN



En 2013, il arrive au Utah Jazz en rookie. Trois ans plus tard, il en est devenu le pivot star et s'apprête à signer un contrat à plus de 100 millions de dollars

LIONEL HAHN



LIONEL HAHN

« RUDY BOURGAREL AVAIT DES QUALITÉS PHYSIQUES PHÉNOMÉNALES. SA CARRIÈRE EST UNE SYMPHONIE INACHEVÉE »

Jacques Monclar, ancien meneur de l'équipe de France

à Noël. Rudy en a un besoin vital, mais tait ses manques et ses petites douleurs à l'âme. «Honnêtement, je pense qu'il y a très peu de gens qui ont ce mental, ce truc qui te pousse à ne rien lâcher», estime-t-il.

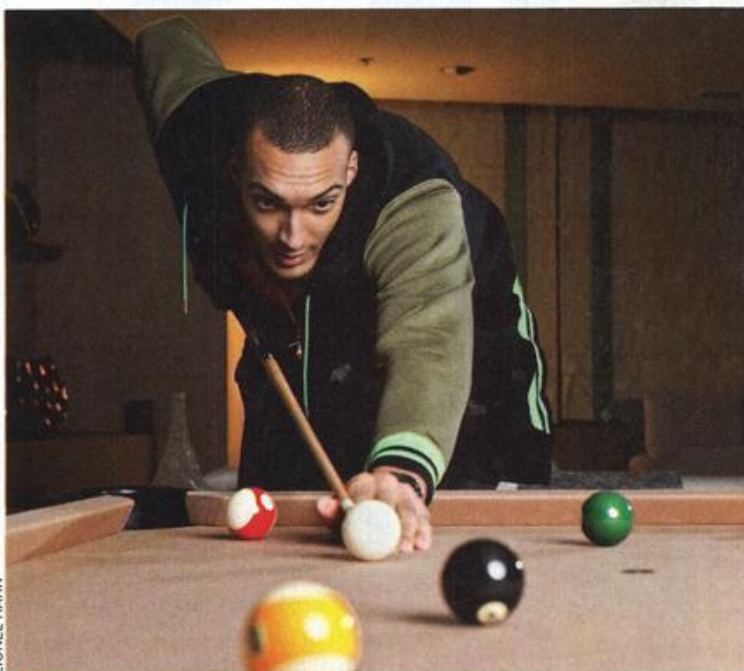
Son père, Rudy Bourgarel, n'avait sans doute pas cette force intérieure. Jacques Monclar et Greg Beugnot ont croisé la route de ce longiligne taiseux, ce talent incontestable au caractère tout à la fois placide et volcanique. En 1988, ils étaient tous les trois de la campagne de qualification olympique manquée de l'équipe de France pour les JO de Séoul. «Il avait des qualités physiques phénoménales, était délié, capable de faire des choses incroyables. Je ne dirais pas que sa carrière est un gâchis, mais une symphonie inachevée, ça, c'est sûr», analyse Monclar.

Beugnot, lui, a coaché le grand Rudy, une demi-saison en 1989-1990, au Racing Paris. Il se souvient de ce grand jeune homme, rentré l'année précédente en France de l'université américaine de Marist College (État de New York), après trois saisons de NCAA (1985-1988), déçu, un peu paumé et souvent seul dans son monde. «Il possédait un physique faramineux, c'était un athlète extraordinaire, qui n'avait peur de personne. Je l'ai vu réussir des choses que peu de joueurs ont réalisées sur un terrain Mais c'était quelqu'un de fragile psychologiquement. La moindre faute sur lui pouvait le faire sortir de l'entraînement!» Bourgarel, né en août 1965, a une tonicité rare. Il est dans l'énergie, le duel. Il a des sautes

d'humeur, mais il peut faire du rab à l'entraînement. Défensivement, son envergure est phénoménale... tout comme celle de son fils aujourd'hui, mesurée bras tendus à 2,37 m.

«À un moment d'ailleurs, quand je le mets dans le cinq majeur, il est monstrueux», se remémore Beugnot. Mais Rudy Bourgarel avance seul, dans sa bulle, sans chercher vraiment à se nourrir du collectif. «Il y a des joueurs qui n'ont sans doute jamais entendu le son de sa voix, sauf quand il disait salut le matin,», glisse encore son ancien coach.

Derrière les silences, la révolte gronde parfois chez Rudy senior. En 1990, il était parti au clash le jour où Beugnot lui avait signifié que le sélectionneur des Bleus de l'époque aurait aimé compter sur lui. «Il



LIONEL MAHIN

Rudy Gobert vit à Salt Lake City, loin des siens. Sa mère fait parfois le déplacement. Son père, d'une santé fragile, n'est jamais venu.

s'est braqué d'un coup, m'a dit : "Tu n'es pas mon agent, tu n'as pas à t'occuper de moi." À partir de là, je l'ai perdu », raconte Beugnot. Retards aux entraînements, toilettes cassées lors d'un déplacement à Saint-Quentin, casque sur les oreilles, Rudy s'échappe. Le basket français le perd alors définitivement...

Dans sa prime enfance, Gobert n'a pas conscience de tous ces errements. Il préfère la boxe au basket et il porte un regard détaché sur la carrière du paternel, malgré les louables efforts de sa mère, qui va jusqu'à injecter régulièrement une dose au petit Rudy, en passant



PIERRE-EMMANUEL RASTOUIN

Rudy Gobert à Saint-Quentin, dans l'Aisne, dans le quartier de Neuville, où il a grandi.

le film hollywoodien *Un prince à New York*, avec Eddie Murphy, dans lequel on aperçoit Rudy père sur un terrain de basket. « Je disais O.K., je regardais, mais je m'en foutais un peu », sourit le fils, qui admet cependant : « Inconsciemment, vu qu'il était basketteur pro, il a dû m'influencer. »

Et déteindre aussi un peu sur lui. Car, comme son père, Rudy fils n'est pas un adepte des grandes tirades. « Le Rudy papa était même moins fermé », mesure Jacques Monclar. « Rudy Gobert, quand il parle, il parle vite et pas fort, ce n'est pas un régal en interview. » Corinne acquiesce. « Il est un peu timide, comme je l'étais moi. Il n'est pas très expressif, mais ça va venir. » L'intéressé s'insurge pour la forme : « Je peux être un gros parleur, avec les gens dont je me sens très proche », dit-il.

En revanche, quand il s'agit d'évoquer son père, le futur millionnaire de NBA peine à s'ouvrir en grand. Greg Beugnot, qui coacha aussi Rudy Gobert le temps d'un All-Star Game en 2012, se rappelle très bien la réaction du jeune prodige choletais à l'époque. « Je suis allé le voir en disant : "J'aurai eu la chance de coacher le père et le fils" ! Il m'a répondu : "Je n'ai pas trop de nouvelles de mon père et je m'appelle Gobert." Tu le sens presque en mission pour montrer la différence avec son aîné. »

Aujourd'hui, c'est toujours encombré de cette « présence-absence » que le pivot du Utah Jazz est en train de se faire une belle place en NBA. Son père, âgé de 50 ans mais de santé fragile désormais, ne l'a jamais vu jouer. « Ni en France ni en NBA. Il ne veut pas partir de Guadeloupe », explique Gobert, dont la ressemblance physique avec Bourgain saisit forcément. Alors, le fils lui rend visite une fois par an, une dizaine de jours, fin mai, avec toute la famille. Comme un pèlerinage. Les Gobert logent à l'hôtel et passent prendre le grand

**LE FILS REND VISITE AU PÈRE, UNE FOIS
PAR AN, UNE DIZAINE DE JOURS,
AVEC TOUTE LA FAMILLE.
COMME UN PELERINAGE**

« JE SUIS SÛRE QU'IL NE VA PAS CHANGER. RUDY, IL FAIT ATTENTION, IL ACHÈTE SES VOITURES D'OCCASE! »

Corinne Gobert

Rudy pour un déjeuner familial ou une journée au bord de l'eau. « Ils sont contents de se voir, même si l'un comme l'autre ne parlent pas beaucoup », sourit la maman, qui vit à chaque fois ces retrouvailles avec beaucoup d'émotion. Et quand le fils rencontre le père on cause tout de même un peu basket évidemment. « Je crois que le papa est fier de ce qu'est devenu son fils », avance Vanessa.

Rudy Gobert a acheté une télé grand écran à son père afin qu'il ne perde rien de son ascension. Corinne, l'ex-compagne, donne des nouvelles tous les dix jours par téléphone et n'oublie pas non plus d'envoyer

régulièrement quelques colis à Baie-Mahault, vêtements, chaussures du fiston (« Ils font exactement la même pointure ! », dit-elle), accompagnés d'une ou de deux cartouches de cigarettes ! « Il n'avait jamais fumé avant, maintenant il se rattrape. »

Mais cette prévenance, cette bienveillance, cet équilibre, résisteront-ils à une pluie de billets ? Rudy Gobert est en approche, après les Jeux Olympiques ou au plus tard l'été prochain, de son nouveau contrat. De quoi porter un nouveau regard sur la vie. Mais sa mère est persuadée que son fils adoré ne dégouillera pas. « Je suis sûre qu'il ne va pas changer. Rudy, il fait attention, il achète ses voitures d'occase ! Est-ce que c'est dû à son enfance ? Sûrement... », avance-t-elle.

Évidemment les petits plaisirs ne se refusent pas. Quand il séjourne à Paris, il s'installe au *Royal Monceau* (« et encore parce que j'ai des tarifs ! », précise-t-il).

« Plus tard, j'expliquerai à mes enfants que tout n'est pas facile et que, pour moi, quand j'avais leur âge, ça n'a pas toujours été simple. Il ne faut pas tout donner aux enfants sinon ils ne réussissent pas leur vie », juge-t-il.

Rudy le millionnaire continuera sans doute à demander à sa mère de venir le voir à Salt Lake City. Parfois, le soir, il lui passera la main dans les cheveux, comme quand il était petit. « Rudy reste un grand enfant. Il est toujours en train de me défaire les cheveux comme si j'étais une gamine. On est vraiment fusionnel. Je les aime tous les trois mes enfants, mais avec Rudy, c'est différent, parce qu'il n'avait que moi », avoue Corinne. C'était à l'époque où Rudy affichait des posters de LeBron James dans sa chambre du quartier HLM de Neuville. L'époque où le « grand Rudy » ne faisait que passer sans se douter que son fiston connaîtrait un jour un destin bien plus grand que le sien. ■

dloriot@lequipe.fr



RICHARD MARTIN

Rudy Gobert a débuté en équipe de France en 2012. Et participera aux Jeux Olympiques de Rio en août.